



Stauvothèque,

*or, argent doré,
perles, émeraudes,
saphirs. Pied
XIII^e siècle ; Christ et
monture des pierres,
XV^e siècle.*

Couvent de la
Girouardière, Baugé.
© Conseil général
Maine-et-Loire

LES RELIQUES
 DES SAINTS À LA UNE :
 PIÉTÉ ET DÉVOTION,
 SCANDALES,
 ART ET HISTOIRE

En France, quel centre religieux ne possède pas de reliques ? Partout le culte des saints s'est implanté, dès le Moyen Âge et jusqu'à nos jours. Lorsque l'on commence l'étude d'un lieu et que l'on en décortique patiemment le dossier, on peut penser à sa spécificité et à sa singularité, mais, lorsque l'on s'élève un peu, à l'échelle européenne, on s'aperçoit vite de similitudes ou de rapports étroits : la Francia carolingienne est toute imprégnée de reliques. La pratique est digne et respectable, apte à susciter dévotion et piété exemplaires. Les sources d'« approvisionnement » sont diverses : locales, internationales, romaines, orientales. Tous les lieux historiques de la Bible et l'hagiographie *lato sensu* ont suscité des reliques, corporelles ou représentatives.

Faut-il s'émouvoir et crier au scandale quand on découvre des fausses reliques ou de curieuses pratiques qui frisent le paganisme et en récupèrent certains gestes, le tout dans une irrationalité impénétrable à l'homme du XXI^e siècle ?

Déjà, vers 1100, dans son traité *De pignoribus sanctorum* (« sur les reliques des saints »), le moine Guibert de Nogent dénonçait certains abus : constatant que, dans la France de son temps, on ne vénérât pas moins de trois têtes de saint Jean-Baptiste, en trois endroits différents, il en venait à se demander s'il ne valait pas mieux laisser les saints jouir du repos éternel, que, du reste, ils avaient bien mérité, plutôt que de rendre des honneurs indus à des objets douteux. Les moines de Saint-Médard de Soissons prétendaient posséder une dent de lait du Christ. Cette prétention poussa Guibert de Nogent à réagir : il considérait la relique corporelle du Christ comme une « absurdité infinie » et les reliques des saints utiles mais pas nécessaires au salut. Il rapporte ainsi son expérience personnelle de la rencontre d'un prédicateur

ci contre :

**Buste
de saint Servais,**

argent doré,
copie de 1909.
Trésor de Saint-
Servais, Maastricht.



À droite :

**Main de saint Jean
Chrysostome,**

Regensburg 1878.
Domschatzmuseum,
Regensburg.
© W. SPITTA



En bas :

**Boîte à reliques
réunies par les
visitandines.**

Trésors de Ferveur.
© MARC MONNIER



en une quête itinérante avec des reliques, qui lui présenta un phylactère en disant : « Sachez que dans cette boîte est contenu un fragment de ce pain que le Seigneur a mastiqué de ses propres dents. Si vous avez du mal à le croire, voici un éminent personnage, dit-il, en me désignant, dont vous connaissez tous la vaste science qui pourra confirmer mon dire, si besoin est. » Et Guibert de continuer : « J'ai rougi en entendant ces paroles, intimidé surtout par la présence de tous ces gens-là que je savais tous disposés à défendre le fourbe. Je me suis tu, plus pour éviter les invectives des assistants que par crainte de l'orateur lui-même, que j'aurais dû sur le champ dénoncer comme faussaire. Que dirais-je ? Ni les moines, ni les clercs ne s'abstiennent de ces honteux trafics, au point de faire en ma présence des déclarations hérétiques. C'est le cas de répéter le mot de Boèce : "C'est à bon droit qu'on me qualifierait de fou, si je me mettais à discuter avec des fous"¹. » Guibert voulait vraiment purifier le culte des saints – d'un lieu « de vrais saints, de vrais miracles, de vraies reliques », – rendre attentives les autorités de ne permettre la vénération que de reliques bien authentifiées. De toute manière, écrit-il, peu importe si les petites gens prient un faux saint, Dieu voit le fond des cœurs.

Tout est dans cette dernière phrase...

Aujourd'hui comme hier, le scandale pour le grand public, ce sont les vols de reliques, les *furta sacra*, les accumulations de bois de la Sainte Croix, déjà dénoncées par Calvin, la science à l'assaut du Saint Suaire et les rebondissements du débat... Pour le public plus averti, c'est la *Santa Casa* de Lorette, cette maison de la Vierge miraculeusement transportée de Palestine en Italie, pourtant vénérée par Érasme, Montaigne et Descartes, le lait de la Vierge ou le saint Prépuce de Charroux, la Sainte Larme de Vendôme... ou, pour citer une relique toute chargée de poésie : « une plume de l'ange Gabriel », dans un inventaire cistercien du XVIII^e siècle. À côté de ces excès, il y a les corps saints, séculièrement vénérés dans leurs églises, – *corpus incorruptum*, corps entiers, fragments importants, reliques historiques... Les reliques ont traversé tous les heurs et malheurs des temps et sont précieusement enfermées dans leurs reliquaires ou châsses, merveilleux conservatoires à toutes épreuves.

C'est le culte des reliques qui a suscité maintes œuvres d'art. Que serait l'orfèvrerie mosane ou l'émaillerie limousine sans les reliques ? Quant à l'histoire, les reliques sont des instruments de communication exceptionnels et leur puissance médiatique est profonde dans la société. Nous n'avons pas hésité à les qualifier de « quatrième pouvoir »². Le culte des reliques traverse toutes les périodes de l'histoire, depuis l'Antiquité tardive. Il concerne le Christ et chaque saint, groupes de saints, à travers la dévotion vouée par les religieux comme par les laïcs. Les reliques sont devenues un nouveau et vrai champ historique. La publication systématique des trésors d'églises en cours apporte de nouveaux documents. Ouvrir les châsses avec doigté archéologique permet d'en inventorier le contenu avec rigueur et d'en publier les résultats. Les sources écrites retrouvées éclairent parfois l'histoire d'un édifice religieux ou d'une œuvre d'art – le contenant, le reliquaire – et elles mentionnent des noms de saints, de lieux et de personnages, sans oublier leur intérêt paléographique évident. Les objets archéologiques les accompagnant sont divers. Ici se dessinent « les routes de la foi »³ et, plus largement, se révèlent les traces des contacts humains, un puzzle extraordinaire à reconstituer et qui sort largement du domaine strictement



Chœur de l'abbatiale Saint-Philibert de Tournus avec la chaise de saint Philibert réalisés par Goudji en 1999. © MARC WITTMER

hagiologique. La circulation des biens et des personnes et les réseaux mis en place sont révélés par ces traces matérielles multiformes, qui concourent grandement à la connaissance du passé. Ici commence « le métier d'historien ».

Selon Grégoire de Tours, dans son *Liber vitae patrum*, à Lyon, Agiulf « vit une immense foule qui s'amassait auprès du tombeau [de Nizier], évêque de Lyon (+573), comme des essaims d'abeilles autour de leur ruche, les uns prenant du prêtre, qui se tenait là pour les leur donner, des morceaux de cire qu'ils emportaient comme objet béni, les autres un peu de poussière, quelques-uns s'emparant de quelques brins de frange qu'ils tiraient de la couverture du tombeau, croyant tous emporter pour cela une même grâce de santé applicable à des cas différents ». Lyon, comme toute métropole, est baignée par le culte des reliques des saints. Dans une typologie en devenir, « les reliques de villes » ont également une grande importance. De manière générale, à l'antiquité tardive, la ville connaît une évolution : dans l'enceinte de protection sont installés la maison de l'évêque et les lieux de culte autour des tombes des saints. L'idée des reliques, remparts plus solides que les murailles de pierre, et palladium d'une cité, poursuit son chemin. Se développe le modèle de sainteté de l'évêque, chef de la communauté au temporel comme au spirituel, défenseur de la cité et gardien de ses reliques : Les reliques garantissent la cité contre toute attaque extérieure et, à l'intérieur, par leur présence protectrice, soudent les habitants en un « corps civique » les unissant dans un projet politique⁴. Le genre littéraire du panégyrique, c'est-à-dire de l'éloge public, des villes passe par le nombre et la qualité des martyrs qu'elle recèle au Bas-Empire. La Gaule n'est pas oubliée et déjà une compétition s'instaure entre les cités : Arles avec Genès, Marseille avec Victor, Lyon avec Ephyodius et Alexandre, un couple mythique de martyrs, et bien sûr Pierre et Paul à Rome : « Quant à nous, nous possédons entiers et intacts les corps que nos saints illustres ont offerts, et ce trésor qui pourrait suffire au monde entier, c'est précisément dans le sein de notre Église que nous le tenons enfermé », rapporte l'homélie XI d'Eusèbe Gallican⁵.

Lyon vénère sa patronne sainte Blandine et les martyrs de 177 : les cendres des martyrs rejetées par le Rhône furent pieusement recueillies et partagées entre trois églises, la basilique d'Ainay, l'église Saint-Irénée où reposait le corps du plus illustre des témoins du drame, et l'église Saint-Nizier, nécropole des successeurs de Pothin, proto-martyr de Lyon⁶. En 1856 une châsse des martyrs, dessinée par Pierre Bossan, fut réalisée par la Maison Favier & Neveux, sous la forme d'un édifice rectangulaire cantonné de grosses tours circulaires⁷.

Aussi l'Europe des Trésors et Musées d'églises, que nous construisons peu à peu⁸, se construit-elle aussi sur ces reliques et sur le culte des saints, et toutes les relations intenses au Moyen Âge, comme aujourd'hui, si passionnantes à étudier pour mieux comprendre et expliquer l'histoire des hommes.

PHILIPPE GEORGE,
Maître de conférences à l'université & Conservateur
du Trésor de la cathédrale de Liège